

7

QUI L'AURA?
OU
L'IMPROMPTU DE VILLAGE,
DIVERTISSEMENT

REPRÉSENTÉ

chez Son Excellence le Duc de Gaète,

MINISTRE DES FINANCES,

le jour de la Fête de M^{me} MARIE HEVIN. (15 Août 1813.)

Par Armand - Gouffé, K

Doyen des sous-Chefs de 1^{re} classe de la 1^{re} division
du Ministère des Finances.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.
1813.

PERSONNAGES.

ARTISTES.

LA MÈRE FLEURY, Concierge. M^{me} CRÉTU.

ROSE, sa Fille.

M^{lle} PAULINE.

DUPRESSOIR, Vigneron.

M. BOSQUIER.

DUHAUTPAS, jeune Paysanniais. M. BRUNET.

PROSPER, jeune Villageois.

M^{lle} CUISOT.

**ENFANS DES DEUX SEXES CHANTANT,
DANSANT.**



*La scène se passe dans un hameau,
à quelques lieues de Paris.*

QUI L'AURA?

OU

L'IMPROMPTU DE VILLAGE.

~~~~~  
*Le théâtre représente un jardin; au fond, en face des spectateurs, est un petit pavillon fermé à deux battans, auquel on arrive en montant deux degrés, sur lesquels sont placés plusieurs caisses et pots de fleurs.*  
~~~~~

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, PROSPER.

(Rose arrose des fleurs en chantant.)

PROSPER la surprenant.

MON dieu, mam'selle Rose, comme vous vous donnez de la peine!

ROSE.

Comment, de la peine!

AIR : *Sans mentir.*

J'aime à cultiver ces roses;
C'est un présent de l'amour,
Et j' brûl' de les voir écloses
Pour les offrir à mon tour.

(6)

Ne dois-je pas, je vous prie,
Avec soin les arroser !
J'ai pour l'aimable Marie
Un bouquet à composer...
Sans mentir, sans mentir,
C'te pein'-là c'est un plaisir.

PROSPER.

Oh ! c'est vrai ça, et un grand plaisir !
Mais, dieu merci, vos fleurs répondent à
vos soins ; comme elles sont fraîches et
brillantes ! Oh ! j'en devine la raison.

Même air.

Témoins de notre allégresse,
Le lis se joint au muguet ;
Plus loin le jasmin se presse
De se mêler à l'œillet.
Ici comm' dans la prairie
Les fleurs semblent deviner
Que c'est la bonne Marie
Qu'ont s'apprête à couronner ;
De fleurir, de fleurir,
Ell's se font tout's un plaisir.

ROSE.

C'est donc ça ; oh ben, je ne m'étonne
plus de voir aujourd'hui la nature si riante.

(7)

PROSPER.

Oh! il n'y a pas que les fleurs qui s'en mêlent.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

L'oiseau gazouille plus gaiement
En voltigeant sous le feuillage,
Et le ruisseau plus vivement
Roule ses eaux dans le bocage;
L'écho pour s'unir à nos voix
Sort de sa triste rêverie ;
Tout enfin s'anime à la fois
Lorsque l'on doit fêter Marie.

ROSE.

Ce beau jour fait oublier tout autre objet.

PROSPER.

Excepté notre amour, mam'selle Rose.

ROSE.

Notre amour!... Oh! c'est vrai; mais nous parler d'amour, faire le projet d'un heureux mariage, c'est encore plaie à la femme adorable que nous fêtons.

PROSPER.

C'est ben vrai, ça.

Air du vaudeville de M. Guillaume.

Elle aime à voir, lorsque l'amour engage
Deux jeunes cœurs simples et vertueux,
Les nœuds chéris du mariage
Comblent à l'instant tous leurs vœux ;
Lui présenter un couple qui s'adore,
Un couple heureux et satisfait,
On te dira, Rose, que c'est encore
Lui donner un bouquet.

ROSE.

Quel dommage que ma mère ne nous
permette pas de donner à Marie ce bouquet-là !

PROSPER.

Parce que je n'ai pas de bien ; mais si
les jeunes époux ne sont pas riches, s'ils
ont besoin d'un emploi...

ROSE...

Et qu'ils soient en état de le remplir...

PROSPER.

Cette bonne Marie sait ben à qui

s'adresser pour leur assurer une existence honorable.

ROSE.

Chut... Prosper, le mortel bienfaisant qui la seconde est aussi modeste que vertueux ; les éloges lui déplaisent.

PROSPER.

En ce cas-là il doit être souvent contrarié.

AIR : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

S'il défend qu'on vante
Son cœur généreux ;
S'il défend qu'on chante
Ses bienfaits nombreux ;
De tous les heureux
Que sa bonté se plaît à faire
Comprimant les vœux,
S'il veut les forcer de se taire ,
Comme on n'est pas maître
De s' contraindre autant ,
Je sens qu'il doit être
Toujours mécontent.

ROSE.

Voici ma mère.

SCÈNE II.

LA MÈRE FLEURY, ROSE, PROSPER.

ROSE.

BONJOUR, ma mère.

PROSPER.

Bonjour, mère Fleury.

LA MÈRE FLEURY.

Bonjour, mes enfans; que disiez-vous donc là ensemble?

ROSE.

Ma mère, nous parlions...

PROSPER.

Oui, nous parlions...

LA MÈRE FLEURY à Prosper.

Est-ce que tu ne sais pas que nous attendons ce soir les maîtres de la maison?

PROSPER.

Oh que si fait.

LA MÈRE FLEURY.

Est-ce que tu ne sais pas que c'est aujourd'hui la sainte...

PROSPER.

Oh que si fait ; je sais bien quelle patronne l'on fête aujourd'hui.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Pour me souvenir d'une fête ,
Comme il en revient tous les jours,
N'ayant pas assez bonne tête,
A mon almanach j'ai recours ;
Mais il est un' fête chérie
Que rien ne me fait oublier,
Et pour me rappeler Marie...
(*Montrant son cœur.*)
C'est là qu'est mon calendrier.

LA MÈRE FLEURY.

En ce cas, vite à l'ouvrage ; que toutes les allées soient en état.

PROSPER.

Je voulais vous dire que...

LA MÈRE FLEURY.

A l'ouvrage, te dis-je ; j'ai à parler à ma fille.

(12)

PROSPER.

De mariage, peut-être?

LA MÈRE FLEURY.

C'est ce que tu n'as pas besoin de savoir.

(Elle le pousse dehors.)

PROSPER sortant.

Je le saurai si je peux, déjà.

SCÈNE III.

LA MÈRE FLEURY, ROSE.

ROSE.

COMME vous le renvoyez, ce pauvre Prosper!

LA MÈRE FLEURY.

Ce pauvre Prosper!... Je crois vraiment que tu l'aimes?

ROSE.

Ma mère, moi je le crois aussi.

LA MÈRE FLEURY.

Songe qu'il n'a pas d'état.

ROSE.

Il a pour lui la jeunesse, l'espérance et l'amour.

LA MÈRE FLEURY.

Belles choses que tout ça ! Je ne sais pas, en vérité, tandis que depuis six mois nos voisins, M. Dupressoir et M. Duhautpas, font des efforts inutiles pour te plaire, je ne sais pas comment ce jeune Prosper, qui n'est ici que depuis trois semaines, a fait pour t'inspirer de l'amour.

ROSE.

Je ne sais pas non plus, ma mère ; il faut pourtant qu'il y ait une raison. Peut-être bien que c'est parce qu'il est aimable, et que les autres ne le sont pas ; et puis il me dit à chaque instant, d'une manière si gracieuse, que je suis jolie, que ma taille est faite au tour, que mes yeux, que mon teint...

LA MÈRE FLEURY.

C'est là tout ce qu'il aime en toi, ma
fille! Tout ça est ben fragile.

AIR : *Comme faisaient nos pères.*

Toujours comme dans ton printemps
Pour que chacun t'adore,
Il faut aut' chose encore
Qu' des beaux yeux, des traits séduisants :
Bonne et sensible,
Sois accessible ;
Bonne et sensible,
Sois toujours accessible
Aux prières des malheureux
Qui vers toi leveront les yeux ;
Comble leurs vœux :
Crois-moi, rien ne vaut mieux
Que d' fair' toute la vie
Tout comme a fait Marie.

ROSE.

Oh, ma mère, ce n'est pas la bonne
volonté qui me manque.

LA MÈRE FLEURY.

Et c' n'est pas le tout que de faire le bien

comme elle ; il faut comme elle savoir
cacher la main qui oblige.

AIR : *Comme j'aime mon Hippolyte.*

Pour former ton cœur je voudrais
Pouvoir, secondant ton attente,
Te tracer ici tous les traits
De sa bonté tendre et touchante ;
Mais le mystère qui la suit
De ses bienfaits cache le nombre :
Son âme est la belle de nuit
Qui se plait à briller dans l'ombre.

ROSE.

Aussi comme on l'aime !

LA MÈRE FLEURY.

Tu sais qu'elle te veut du bien.

ROSE.

Elle est si bonne !

LA MÈRE FLEURY.

Je suis sûre , quand tu seras mariée ,
qu'elle protégera mon gendre.

ROSE.

Ce cher Prosper ! J'en serais bien con-
tente !

LA MÈRE FLEURY.

Toujours ce cher Prosper!... Qui vous a dit, mademoiselle, que je consentirais à vous marier à M. Prosper, qui n'a rien, tandis que votre main m'est demandée par M. Dupressoir, riche vigneron?

ROSE.

AIR : *A Paris, et loin de sa mère.*

Dupressoir a la cinquantaine,
Les genoux bombés et tremblans,
Un gros corps qu'il soutient à peine,
Le nez rouge et les cheveux blancs;
Les enfans craignent sa présence.
Ah! d'après un pareil portrait,
Pour me séduire, en conscience,
Dites, dites-moi n'est-il pas bien fait?

LA MÈRE FLEURY.

Tu ne le flattes pas!... Et l'autre, j'espère que tu le trouves plus à ton gré.

ROSE.

Qui? M. Duhautpas, le fils du ci-devant ménétrier!

LA MÈRE FLEURY.

Oui; il est jeune celui-là, vingt-cinq ans
au plus.

ROSE.

AIR : *A Paris, et loin de sa mère.*

Duhautpas possède une tête
Qu'embellissent des cheveux roux ;
Son maintien gauche et son air bête
Le rendent la fable de tous ;
Qu'il parle, qu'il chante ou qu'il danse,
On dit : Voyez le grand benêt !
Pour m'épouser, en conscience,
Dites, dites-moi, n'est-il pas bien fait ?

LA MÈRE FLEURY.

Vous êtes bien exigeante ! J'ai cependant
un projet... (A part.) dont Prosper ne saura
rien.

ROSE.

Un projet!... Puis-je savoir...

LA MÈRE FLEURY.

Aujourd'hui notre grande, notre unique
affaire doit être de fêter de notre mieux...
Mais j'entends quelqu'un.

(18)

ROSE.

C'est Dupressoir ; je me sauve.

LA MÈRE FLEURY.

Non, j'ai besoin de toi.

ROSE.

En ce cas, je reste ; mais s'il me parle
d'amour je vous préviens...

SCÈNE IV.

LA MÈRE FLEURY, ROSE,
DUPRESSOIR.

DUPRESSOIR de loin.

AIR : *Et lon, lan, la, deriette.*

Pour tous les maux je conseille

Un double contrepoison

Dont la vertu sans pareille

Fit plus d'une guérison ;

Hé, zon, zon, zon,

C'est la bouteille ;

Hé, zon, zon, zon,

C'est la chanson.

LA MÈRE FLEURY.

Toujours gai, voisin.

ROSE.

La bouteille et la chanson, c'est son refrain favori.

DUPRESSOIR.

Savez-vous pourquoi? C'est que ce refrain-là entretient la santé, la gaieté, qu'il fait oublier la misère, qu'il donne enfin la fortune, ou du moins qu'il en tient lieu.

Même air.

Qui fait que Thomas sommeille
Sans souci près d'un buisson,
Et que sans trouble il s'éveille
Vif et gai comme un pinçon?
Hé, zon, zon, zon,
C'est la bouteille;
Hé, zon, zon, zon,
C'est la chanson.

LA MÈRE FLEURY.

Hé ben, Rose prétend que ce beau refrain, qui opère tant de miracles, n'est pas du tout capable d'inspirer de l'amour à une jeune fille.

DUPRESSOIR.

C'est ce qui la trompe.

Même air.

Laissez mes fleurs, ma corbeille,
Disait ce matin Suzon:
Qui fait donc que sous la treille
Ce soir elle entend raison ?
Hé, zon, zon, zon,
C'est la bouteille ;
Hé, zon, zon, zon,
C'est la chanson.

ROSE.

Céder ses fleurs, sa corbeille comme ça !
Oh ben, cette Suzon-là n'était pas difficile.

DUPRESSOIR.

Mais vous qui parlez, charmante Rose,
pour qui mon cœur...

(Il va pour l'embrasser.)

LA MÈRE FLEURY.

Un moment, M. Dupressoir ; il n'est pas
encore dit que votre amour soit accueilli.

ROSE.

Non sûrement, ce n'est pas dit.

DUPRESSOIR.

Je ne vous comprends pas, mère Fleury.

Air du Petit Matelot.

Du bec vous m'arrachez le verre
Sans m'en expliquer la raison ;
Quittez un peu ce ton sévère,
Qui n'est vraiment pas de saison.
De prendre une femme je grille,
Et convenez qu'il n'est pas beau,
Quand je brûle pour votre fille,
De me tenir le bec dans l'eau.

(Ici Prosper paraît et se cache.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PROSPER caché.

PROSPER à part.

Ah, ah, l'on m'a renvoyé, et l'on cause
avec un de mes rivaux ! Écoutons un peu.

LA MÈRE FLEURY à Dupressoir.

Avez-vous oublié ce que je vous ai dit
hier, à vous ainsi qu'à M. Duhautpas, qui
me demandait comme vous la main de ma
fille ?

PROSPER à part, caché.

Je l'ai entendu aussi moi, et je ne l'ai pas oublié.

DUPRESSOIR.

Vous nous avez dit... Parbleu, si je m'en souviens... Vous nous avez dit... Certainement...

LA MÈRE FLEURY.

Je vais vous le répéter.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Celui qui de fêter Marie
M'offrira le meilleur moyen
●btendra ma fille chérie;
Pour dot il aura tout mon bien :
Il aura mérité, je pense,
D'obtenir des dons si flatteurs;
S'il peïnt bien la reconnaissance,
C'est qu'il aura lu dans nos cœurs.

DUPRESSOIR.

Oh! je m'en souviens.

ROSE.

Comment, ma mère, vous leur avez dit ça, et vous ne l'avez pas dit à Prosper !

LA MÈRE FLEURY.

Non, sans doute ; je ne voulais pas que ce marmot...

PROSPER caché, à part.

Un marmot moi !

ROSE à part.

Je cours le prévenir. (Elle l'aperçoit.) Ah !...

LA MÈRE FLEURY.

Non, mademoiselle ; restez, s'il vous plaît.

PROSPER bas, à Rose.

Resté, et ne t'inquiète de rien ; on me verra quand il en sera temps. Adieu.

(Il disparaît.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté PROSPER.

LA MÈRE FLEURY.

Hé bien, mon cher Dupressoir, avez-

(24)

vous imaginé un moyen heureux d'exprimer nos sentimens à...

DUPRESSOIR.

Sûrement, j'ai trouvé... J'ai un bouquet ;
mais, j' dis, vous allez voir...

Air de Marianne.

Moi, qui jamais ne perds la tête,
Je sais cultiver avec soin
Dans tous les temps, pour chaque fête,
Des fleurs que je trouve au besoin.
J'ai, dans un coin
Qui n'est pas loin,
Pris sans témoin
Une fleur sans pareille :
Jasmin, lilas,
Vous n'avez pas
Son coloris, son éclat, ses appas ;
Cette fleur brillante et vermeille
Sait plaire aux yeux, charmer le cœur,
Et pour conserver sa fraîcheur
Je l'apporte en bouteille.

(Il tire une bouteille de sa carniassière ou de sa poche.)

LA MÈRE FLEURY.

Vous serez donc toujours le même!

(25)

ROSE.

Toujours la bouteille à la main !

LA MÈRE FLEURY riant.

Le beau bouquet à offrir !

ROSE.

Surtout à une femme aimable.

DUPRESSOIR.

Ecoutez donc, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; au surplus, si vous croyez que je serais assez malhonnête pour offrir ma bouteille, vous n'y êtes pas ; je la viderai en présence de la bonne, de la respectable Marie, et je lui dirai :

AIR : *A boire je passe ma vie.*

Devrait-on m'accuser de boire
Et de chérir le dieu du vin !
Plus que jamais je me fais gloire
De fêter son nectar divin.
Ah ! pour cette liqueur chérie
Mon amour sera respecté
Lorsqu'on saura, bonne Marie,
Que je bois à votre santé.

Chacun vous aime avec tendresse ;
De le prouver on est jaloux,
Et si je bois jusqu'à l'ivresse,
Tenez , c'est que je bois à vous.
Le vin pour moi n'a rien qui vaille
Quand je le verse sans gaité ;
Mais pour ma santé je travaille
Quand je bois à votre santé.

ROSE.

Buvez à la santé de Marie, tout le monde
vous applaudira ; mais boire le matin , le
soir, à chaque instant du jour...

DUPRESSOIR.

Ce n'est pas trop ; écoutez. .

AIR : *Gaiment je m'accomode.*

Aux vertus qu'on révère
Je bois ;
A la vertu prospère
Je bois ;
A la femme accomplie
Je bois :
Vous voyez qu'à Marie
Je bois.

Et ça ne suffit pas encore ; vous convien-
drez qu'il y a auprès d'elle un mortel bien

chéri, bien respecté, et que je ne puis pas oublier; là, en conscience, je ne le peux pas.

Même air.

Au mérite équitable
Je bois;
Au grand talent aimable
Je bois;
Au ministre honnête homme
Je bois,
Et tout Français boit comme
Je bois.

LA MÈRE FLEURY.

Si tous ceux qui pensent comme vous buvaient de même, tous les vins de France y passeraient.

DUPRESSOIR.

Et j'en prendrais ma bonne part.

ROSE.

J'espère bien, ma mère, que M. Dupressoir, malgré sa gaieté, ne vous paraîtra pas le plus capable de fêter dignement Marie.

LA MÈRE FLEURY.

J'avoue que pour rendre hommage à ses vertus je désirerais moins de gaieté, mais plus d'âme et de sentiment.

ROSE.

Ce n'est pas avec des couplets bachiques que l'on peut peindre sa bienfaisance active et prévoyante.

LA MÈRE FLEURY.

C'est vrai. Oh ! si j'avais de l'esprit je dirais comment...

AIR : Conservez-bien la paix du cœur.

Fière en secret de soulager
L'indigent dans la solitude,
A le servir, à l'obliger
Elle met sa plus douce étude,
Et dans l'asile du malheur,
Où n'abordait plus l'espérance,
Grâce à Marie, à son bon cœur,
Le bonheur vient sans qu'on y pense.

DUPRESSOIR.

Je conçois ça ; mais comme je n'ai pas

d'esprit non plus, moi, j'y vas tout à la bonne franquette, et, comme dit le proverbe, *in vero vinitas*.

ROSE.

Ma mère, pourquoi ne suivrions-nous pas notre cœur sans demander les conseils de ces messieurs ?

Même air.

Nous n'avons pas beaucoup d'esprit,
Pauvres habitans du village ;
Mais ceux que notre cœur chérit
Sont indulgens pour notre hommage ;
D'ailleurs, quand on sait bien aimer,
Bien sentir la reconnaissance,
On se complait à l'exprimer,
Et l'esprit vient sans qu'on y pense.

DUPRESSOIR.

Hé bien, je souhaite que l'esprit vous vienne comme ça... Je vous ai expliqué mon plan de fête ; j'espère qu'après avoir entendu les autres c'est le mien que vous adopterez, et que la main de ma petite Rose...

(30)

ROSE.

Ne sera pas pour vous.

DUPRESSOIR.

C'est ce que nous verrons. (Il regarde sa
bouteille.) Ah, mon dieu !

Même air.

Là, franchement, me direz-vous
Pourquoi ma bouteille est tarie ?
A peine si j'ai bu deux coups
Ce soir en l'honneur de Marie.
Je m'aperçois en vérité
Qu'il est temps que je recommence ;
Lorsque l'on boit à sa santé
La soif revient sans qu'on y pense.

Et je m'en vas bien vite chercher un autre
bouquet, car celui-là commence à se faner.

ROSE.

Oh ! dans vos mains ces bouquets-là se
fanent vite.

DUPRESSOIR.

AIR : C'est la gaité qui tient la coupe.

Si je bois trop c'est à Marie
Que l'on doit s'en prendre d'abord ;
Pour chaque beau trait de sa vie
Je ne salue qu'un rouge bord :

(31)

Mais des heureux qu'elle a su faire
Le nombre à chaque instant grossit;
Dès qu'un bienfait vide mon verre
Un nouveau bienfait le remplit.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LA MÈRE FLEURY, ROSE.

ROSE.

Vous conviendrez, ma mère, que M. Dupressoir a une manière de fêter bien peu galante, bien peu respectueuse.

LA MÈRE FLEURY.

J'en conviens.

ROSE.

Croyez-vous que M. Duhautpas montrera plus d'esprit et de goût dans le choix de ses moyens?

LA MÈRE FLEURY.

Nous verrons.

ROSE.

A votre place je ne l'écouterais seulement pas.

LA MÈRE FLEURY.

Je ne puis m'en dispenser ; je lui ai donné rendez-vous, et je l'attends ; d'ailleurs c'est ce soir la fête , je n'ai rien imaginé, et il est possible qu'il me fournisse une bonne idée.

ROSE.

Prosper, que vous traitez comme un enfant, aurait peut-être mieux fait que ces beaux messieurs-là.

LA MÈRE FLEURY.

Encore Prosper !

ROSE.

Il a fait des couplets pour ma fête.

LA MÈRE FLEURY.

Ah, ah, il t'a fait des couplets !

ROSE.

Oui, ma mère, et il nous en aurait fait

pour Marie... Ça ne lui aurait pas paru difficile; il y a tant de choses à dire.

AIR : *Pourquoi cet air sévère.*

Bonne, affable et sincère,
Marie a tout pour plaire,
Et mérite j'espère
Plus d'un joli couplet!

Plus d'une tendre mère
De ses soins fut l'objet;
Plus d'un vertueux père
La bénit en secret.

Bonne, affable et sincère, etc.

Dès qu'en elle on espère,
Crainte, souci, regret,
Chagrin, douleur, misère,
Soudain tout disparaît.

Bonne, affable et sincère, etc.

Et dans son ministère
Ce Duc, cher aux Français,
D'un prince qu'on révère
Secondant les succès,
Oh! pour le coup, ma mère,
Vous conviendrez, j'espère,
Qu'il faudrait, pour bien faire,
Mille jolis couplets.

LA MÈRE FLEURY ironiquement.

Et tu crois que ton Prosper...

(34)

ROSE.

Je ne sais pas s'il a du talent, mais j'aurais bien répondu de son zèle.

LA MÈRE FLEURY.

Discours de petite fille que tout ça.

DUHAUTPAS chante dans la coulisse.

Ah ! le cœur à la danse,
Un rigaudon,
Zig, zag, don, don, etc.

ROSE.

Voilà M. Duhautpas qui s'annonce.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUHAUTPAS.

DUHAUTPAS arrive en dansant.

Si vous aimez la danse
Venez, accourez tous ;
Le plaisir en cadence
Vous conduira chez nous.

Bonjour, mère Fleury ; bonjour, mademoiselle Rose, dont le futur est ici présent.

ROSE.

Cela n'est pas certain.

DUHAUTPAS.

Oh! je vous tiens ; vous savez à quelles conditions madame votre mère a promis votre main.

LA MÈRE FLEURY.

Vous paraissez bien sûr de votre fait.
Voyons un peu ce que vous avez imaginé.

DUHAUTPAS.

M'y voici. Vous savez comme moi que Marie aime surtout à voir des heureux ; hé bien , c'est là-dessus que j'ai bâti mon plan. Je me suis dit : Il n'y a pas de gens plus heureux que ceux qui dansent ; la preuve de ça c'est que feu mon père , qui a beaucoup voyagé avant de mourir, m'a dit comme ça quand il vivait, que chez tous les peuples qu'il avait vus, aussitôt qu'on était de bonne humeur on dansait. Ah , mon dieu, oui ,

chez tous les peuples de la terre, depuis une épaule du globe jusqu'à l'autre épaule, c'est à dire, pour parler comme les savans, depuis l'épaule antique jusqu'à l'épaule authentique.

ROSE.

Ah, les savans disent comme ça!

DUHAUTPAS.

Oui, mam'selle. Oh ! je sais bien d'autres mots pus savans encore ; mais j'en reviens à mes moutons, c'est à dire à la danse. C'est un goût si universel, que quand on est content on danse jusque chez les antipotes ; or savez-vous ce que c'est que les antipotes ? C'est des peuples sauvages qui habitent une île déserte où il n'y a jamais eu personne, et qui ont toujours les pieds en l'air et la tête en bas.

ROSE.

Ça doit être curieux.

DUHAUTPAS.

Il n'y a que leur danse que je n'ai pas pu apprendre; mais mon père m'a montré celles de tous les autres peuples. Tenez, voulez-vous que je danse comme un Chinois, comme un sauvage? Voilà d'abord le chinois; regardez-moi bien. (Il fait quelques pas grotesques.) Voyez à présent le sauvage. C'est surtout dans la danse des bêtes que j'excelle. Voulez-vous voir un ours? Mais non, ça sera pour ce soir. Oh dam, c'est que moi...

AIR : *J' conviens avec toi, mignone.*

J' suis superbe quand j' m'élançe,
 Et, sans trop m' vanter,
 Gn'ya pas un maître de danse
 Fait pour mieux sauter.
 Vous les verrez, si j' m'applique,
 Tous pris en défaut;
 J' leux f'rai connaître, j' m'en pique,
 Ce que c'est qu'un saut!

ROSE.

Je le vois.

LA MÈRE FLEURY.

Je ne m'étonne plus que l'on vous ait nommé M. Duhautpas ; mais je ne vois pas ce que tout cela a de commun avec le projet de fête dont vous avez promis de vous occuper.

DUHAUTPAS.

Nous allons y arriver.

ROSE.

Encore quelque sottise.

DUHAUTPAS à Rose.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Vous me prenez pour un jocrisse ;
Mais c'est une grande injustice ;
Vous avez tort, sans contredit :
De temps en temps j' fais des sottises,
Et j' dis quelquefois des bêtises ;
Mais, mam'sell', c'est mon genr' d'esprit ;
Oui, mam'sell', c'est mon genr' d'esprit.

LA MÈRE FLEURY.

N'écoutez pas ma fille, M. Duhautpas ;
ce n'est qu'une enfant.

DUHAUTPAS.

Quand elle sera ma femme nous ver-
rons.

LA MÈRE FLEURY.

Vous dites donc que votre projet pour la
fête qui nous occupe est de...

DUHAUTPAS.

De danser et de faire danser tout le
monde.

Air de la ronde de la Ferme et le Château.

Allons, morbleu, que l'on s'apprête,
C'est le moment de s'exercer;
Pour bien célébrer une fête
Je soutiens que, sans se lasser,
Il faut danser, toujours danser.
Un rigaudon plein d'élégance
Dit beaucoup plus que l'on ne pense;
Bon, bon, bon, bon, bon, bondissons
Et fêtons Marié en cadence;
Bon, bon, bon, bon, bon, bondissons,
Unissons
La danse
Aux chansons.

Allons, chorus et dansons ensemble.

(*Il les fait danser.*) Bon, bon, bon, bon, etc.

LA MÈRE FLEURY.

Hé! mais, c'est assez gai ça.

ROSE.

Oui, il dit *unissons la danse aux chansons*, et où sont donc les chansons?

DUHAUTPAS.

Oh! des chansons ce n'est pas ça qui m'embarrasse.

LA MÈRE FLEURY.

Vous en avez?

DUHAUTPAS.

Non; mais si quelqu'un en fait j'en chanterai.

ROSE.

Vous voyez bien, ma mère, qu'il n'a ni vers ni chansons. Voilà un beau faiseur de fêtes, ma foi!

DUHAUTPAS.

Chacun son genre , mam'selle.

AIR : *Rien n'était si joli qu'Adèle.*

Bien d'autres auront , je parie ,

Des vers à la main ;

D'ici jusqu'à demain

Moi je dirai pour tout refrain :

Amusons-nous ,

Trémoussons-nous ;

Amusons-nous ,

Trémoussons-nous ,

Et vive Marie !

Moi , v'là mon bouquet ;

V'là mon couplet ,

Et v'là qu'est fait.

Allons donc , mesdames.

(*Il les fait danser.*) Amusons-nous , etc.

Ça s'ra-t-il joli !

ROSE.

Charmant , en vérité. V'là tout mon bouquet , tout mon couplet , et v'là qu'est fait !

Avec ça on ne fait pas une grande dépense de fleurs ni d'esprit.

LA MÈRE FLEURY.

Quelques couplets nous auraient fait tant de plaisir !

DUHAUTPAS.

J'en ferais bien si je voulais.

ROSE.

Et si vous saviez en faire , n'est-ce pas ?

DUHAUTPAS.

Air de Joconde.

Je sais fort joliment rimer ;
J'en vais donner la preuve ;
Avec de l'esprit et du goût,
La chose est très-facile.
J'aime Marie avec ardeur,
Et, sans le dire en prose,
Apprenez qu'en fait d'impromptu
Je n'ai pas mon semblable.

ROSE riant.

Ah ! ah ! ah ! voilà de belles rimes !

DUHAUTPAS.

Est-ce que vous vous y connaissez,
mam'selle ?

LA MÈRE FLEURY.

Vous riez, ma fille, tandis que je me
vois plus embarrassée que jamais.

DUHAUTPAS.

Embarrassée ! Et de quoi donc ?

LA MÈRE FLEURY.

De quoi ! de quoi ! La journée avancée ,
le moment approche , et n'avoir rien à
dire , rien à offrir à Marie !

(On entend l'air : *Je viens présenter mon hommage.*)

DUHAUTPAS.

Hé bien , qu'est-ce que c'est que ça ?

SCÈNE IX.

LES MÊMES , DUPRESSOIR.

DUPRESSOIR accourant.

Me voilà , me voilà , avec un bouquet
tout frais. (Il montre une bouteille.) Ne com-
mencez pas sans moi.

DUHAUTPAS.

D'où vient donc cette musique ?

DUPRESSOIR.

Je croyais que c'était vous.

DUHAUTPAS.

Et moi vous.

LA MÈRE FLEURY.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

MÈRE FLEURY, ROSE, DUHAUTPAS,
DUPRESSOIR, PROSPER à la tête d'une
troupe d'enfans portant des guirlandes et des bouquets.

ROSE.

C'EST Prosper!

LA MÈRE FLEURY.

Lui-même.

DUHAUTPAS ET DUPRESSOIR.

Ah, ah, M. Prosper!

(Prosper et les enfans font leur entrée en chantant.)

Ensemble. { Allons présenter notre hommage
A la dame de la maison.
DUHAUTPAS ET DUPRESSOIR.
Il vient présenter son hommage
A la dame de la maison.

*Les portes qui fermaient le pavillon du fond s'ouvrent,
et laissent voir un tableau allégorique orné de fleurs et
éclairé par des verres de couleur. On lit sur un trans-
parent: A MARIE.*

LA MÈRE FLEURY.

Quoi, Prosper ! tu as voulu...

PROSPER.

Fêter Marie, et mériter la main de Rose.
Ces enfans sont chargés des bouquets.
Voici des couplets que vous allez apprendre
pendant que mes jeunes amis danseront.

(Il donne des couplets à la Mère Fleury et à Rose.)

DUPRESSOIR.

Est-ce que tu n'as pas un petit couplet
pour moi ?

PROSPER.

Si fait ; tiens.

(Il lui en donne un.)

DUHAUTPAS.

Et pour moi ?

(Prosper lui passe un couplet.)

ROSE le lui arrachant des mains.

Vous les faites si bien vous-même.

DUHAUTPAS.

Vous croyez m'attraper ; hé bien , je
vais en faire un , et moi-même encore !

(Il tire du papier et un crayon.)

PROSPER.

Allons, mes enfans.

AIR : *Un rigaudon, zig, zag, don, don.*

Lorsque le ciel rend à nos vœux
Une si belle fête,
A la célébrer de son mieux
Qu'ici chacun s'apprête ;
Vous... apprenez vos couplets ;
Vous... disposez vos bouquets !
Risquons sans conséquence
Le rigaudon,
Zig, zag, don, don,
Et joignons à la danse
La petite chanson.

(On reprend en chœur.)

Risquons sans conséquence, etc.

DUHAUTPAS.

C'est justement ce que je vous disais tout
à l'heure ; il me prend mon idée.

ROSE.

Mais, en parlant de couplets, vous ne
nous en avez pas donné, et Prosper nous
en donne.

DUHAUTPAS.

Comme c'est malin ! Il en donne parce
qu'il en a ; s'il n'en avait pas eu je l'aurais
bien défié d'en donner.

DUPRESSOIR.

A moi.

AIR : *En amour comme en amitié.*

Suivant le penchant de son cœur,
Qui la porte à la bienfaisance,
Marie a trouvé le bonheur
En méritant l'amour et la reconnaissance :
Au gré des heureux qu'elle a faits,
Elle vivra bien des années,
Si l'Eternel mesure ses journées
Par le nombre de ses bienfaits.

ROSE.

A moi maintenant.

(Montrant l'autel placé dans le petit temple du fond.)

AIR : *Sur le sommet de la double colline.*

Sur cet autel, que l'amour pour Marie
Vient de parer des plus brillantes fleurs,
Allons ensemble, allons tous pour la vie
Lui consacrer et nos vœux et nos cœurs.
A revenir tous les ans plus fidèles,
Vers cet autel nous prendrons notre essor,
Et si nos fleurs tous les ans sont nouvelles,
Notre serment sera le même encor.

PROSPER.

A mon tour.

AIR : *Le Troubadour.* (De Jean de Paris.)

D'un pur amour,
D'un amour sans partage
Quand tour à tour
Nous t'adressons l'hommage,
Dans ce beau jour,
Femme aimable et chérie,
Bonne Marie,
Paie à ton tour
D'un doux retour
Tout notre amour.

EN TRIO.

Bonne Marie, etc.

LA MÈRE FLEURY.

A moi maintenant. Aimable Marie, ce n'est pas à vous que s'adressent les deux couplets dont Prosper m'a chargée; mais je suis bien sûre qu'on devinera sans peine la personne qui en est l'objet.

AIR : *Les plaisirs volaient sur nos traces.*

Sully fut un Ministre sage;
Sully fut l'ami d'un héros;
La vertu fut son apanage:
Le Français lui dut son repos,

Le héros faisait des conquêtes:
Sully faisait bénir ses lois,
Et je vois qu'aujourd'hui vous faites
Tout ce qu'il faisait autrefois.

Sully, confident d'un grand homme,
De son prince augmenta les biens;
Il en fut toujours économe,
Beaucoup plus, dit-on, que des siens;
De l'état il paya les dettes;
Du trône il défendit les droits,
Et je vois qu'aujourd'hui vous faites
Tout ce qu'il faisait autrefois.

DUHAUTPAS.

Et moi donc, est-ce qu'on croit que je
ne dirai rien?

AIR : *Colin disait à Lise un jour.*

En ce moment chacun de nous
Voudrait vous offrir, et pour cause,
Un hommage qui fût vraiment
Digne de vous, bonne Marie.
Prenez nos bouquets,
Acceptez nos cœurs,
Et... n'en demandez pas davantage.

ROSE regardant Prosper.

Hé bien, ma mère?

VAUDEVILLE.

AIR : *Déguisez-vous.* (Des Deux Edmon.)

LA MÈRE FLEURY.

(*Elle prend Rose et Prosper par la main.*)

Sous les auspices de Marie,
Mes chers enfans, je vous marie !
Allons, Prosper, heureux époux,
Approchez-vous.
Et vous, grands inventeurs de fêtes,
Dignes des plus belles conquêtes,
Cher Dupressoir, cher Duhautpas...
Ne vous dérangez pas.

ROSE.

Vous qui, pleins de reconnaissance
Pour la bonté, la bienfaisance,
De la chanter êtes jaloux,
Approchez-vous :
Vous dont l'âme n'est attendrie
Par aucun bienfait de Marie,
Cœurs faux, cœurs glacés, cœurs ingrats,
Ne vous dérangez pas.

DUPRESSOIR.

Pour fêter cette femme aimable
Voulez-vous me verser à table
Du Pomard, ce nectar si doux !
Approchez-vous :

(51)

Mais si votre cave n'est pleine
Que d'un triste vin de Surène
Sans bouquet comme sans appas,
Ne vous dérangez pas.

DUHAUTPAS.

Vous qui voulez dans la prairie,
Pour fêter l'aimable Marie,
Sauter, danser comme des fous,
Approchez-vous :
Mais pour une fête aussi belle
Si, manquant d'ardeur et de zèle,
Vous n'avez ni jambes, ni bras,
Ne vous dérangez pas.

PROSPER *aux Spectateurs.*

Vous qui n'épluchant point la rime
Des couplets où le cœur s'exprime,
Voulez être indulgens pour nous,
Approchez-vous :
Marie, ah! puissiez-vous sourire!
Et nous dirons à la satire
Qui voudrait troubler nos ébats,
Ne vous dérangez pas.

FIN.